DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 403. 15 Octobre 1913 LE NUMERO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

NOTE DE LA RÉDACTION

La publication du présent numéro a dû, pour des causes d'ordre intérieur, être reculée du 15 au 25 octobre et, par répercussion, le prochain numéro subira lui-même un retard analogue. La rédaction prie les lecteurs de bien vouloir excuser cette petite modification due à une cause indépendante de sa volonté.

Mars nous fait-il signe?

M. Fritjof Le Coultre vient de publier les observations très intéressantes qu'il fit à l'Observatoire de Genève, en 1909, du 17 septembre au 25 novembre, sur la planète Mars, — ce monde que l'on a lieu de croire assez semblable au nôtre et vers lequel se braquent avec tant d'intérêt les télescopes des astronomes.

Celui dont se servait M. Le Coultre a été construit par M. Emile Schaer, et son miroir parabolique mesure quarante centimètres de diamètre.

Le moment était particulièrement favorable, l'apparition de Mars étant périhélique c'est-à-dire que nous en étions fort rapprochés, condition qui ne se présente que tous les seize ou dix-sept ans.

Et voici ce que M. Fritjof Le Coultre put remarquer pendant les trente-deux bonnes nuits d'observation qu'il eut sur soixante-dix :

Dans les notes prises chaque soir sous le télescope, il signale que la vie martienne a été très agitée.

Au pôle sud, la diminution des glaces suivit son cours normal en présentant de curieuses et rapides variations d'étendue et d'éclat. Le 30 septembre, une crevasse apparut dans ces glaces et persista jusqu'au 6 octobre.

Dans la nuit du 28 septembre, Mars devint d'une extrême beauté. « Je n'osais bouger, dit M. Le Coultre, de peur d'effacer cette merveilleuse vision, impressionnante au plus haut degré. Les rivages de Hellas semblent taillés au couteau, tandis que ceux des autres terres sont irréguliers ; ils se détachent avec une finesse qui ne semble pas réelle sur les taches blanches. »

Les *passes* isolant les terres les unes des autres forment d'étroits chenaux bleuâtres aux rives irrégulières, n'ayant rien de commun avec les bandes sombres appelées canaux.

Les variations de teintes de mers et continents martiens sont fréquentes. L'astronome genevois en a observé de fort curieuses. Il a vu des brouillards jaunes et grisâtres couvrir entièrement la planète ou se localisant en un point quelconque de sa surface. Parfois cette brume, dont la nature est inconnue, est franchement grise et donne à la planète un aspect enfumé presque sale.

Des taches blanchâtres auxquelles on donne le nom de « neige » furent observées sur deux points de Mars : Eridania et Argyre.

Quant aux canaux, ces bandes sombres qui traversent des terres en reliant à travers ces dernières deux étendues obscures appelées mers, M. Le Coultre en a remarqué plusieurs. Il les divise en deux catégories : les *chenaux*, bandes irrégulières de couleur bleue présentant des estuaires bien visibles, et les *canaux* proprement dits, bandes ou lignes grises presque rectilignes. Quelques-unes d'entre elles paraissent parfois plus ouvertes du côté des mers et descendent comme de longs entonnoirs dans l'intérieur des terres.

La nature insolite des canaux, dont l'existence a été niée par des astronomes éminents, fait émettre à M. Le Coultre une certaine réserve à leur égard. Il n'est pas loin de croire que ces canaux sont des dépressions naturelles qui deviennent visibles lorsqu'un élément liquide y pénètre pour une cause quelconque.

Plusieurs savants ont, en effet, prétendu que les canaux de Mars sont de simples fissures géologiques. M. Fizeau soutint jadis cette opinion, à laquelle se rallièrent bien des astronomes; et le professeur suédois Svane Arrhénius l'exposait il y a deux ans, dans une conférence à la Sorbonne. La question est capitale pour l'hypothèse des Martiens : car on se fonde surtout sur ces canaux pour croire à l'existence des habitants de Mars et à leur civilisation avancée. Cependant nous possédons des photographies des canaux, où leur courbe ré-

gulière semble dissiper tous les doutes. Celles, notamment, que M. Bernard, directeur de l'Observatoire de Yerkee, aux Etats-Unis, adressait, en 1911, à M. Camille Flammarion. L'autosuggestion qu'on a alléguée (et qu'alléguait encore hier M. Bigourdan, dans une interwiev prise par l'*Intransigeant*) ne saurait être invoquée devant un document photographique.

Convenons pourtant que le doute existe, et revenons aux observations de M. Le Coultre. Voici le phénomène assurément le plus curieux qu'il remarqua :

Le 18 octobre, à 10 h. 45 du soir, MM. Schaer et Fritjol Le Coultre virent dans la partie nord-nord-ouest de la planète une région qui s'est illuminée soudain d'une lumière blanchâtre comparable à celle d'un arc électrique. Ces illuminations persistent pendant une ou deux secondes, puis disparaissent tout à coup, et la contrée reprend sa teinte normale. De nouvelles illuminations se produisent pendant plusieurs minutes, puis cet énigmatique phénomène cesse tout à fait à minuit.

A 10 h. 40 et 11 h. 8 du soir, le 1er novembre, de fortes illuminations, toujours blanc-bleuâtres, s'allument subitement dans la Lybia et sur les rives du lac Moeris. Elles persistent plusieurs minutes, s'éteignant et se rallumant. Cette luminosité bleuâtre ressemblant à certains éclairs, parait propre aux points qui s'allument et non réfléchie.

Ces lueurs surprenantes que l'on peut prendre pour des signaux ont été observées déjà sur la surface de Mars :

Les astronomes de Flagstaff, en Amérique, les ont déjà remarquées et les avaient même présentées comme de véritables signaux de feu lancés à travers l'espace par les Martiens.

En 1907, M. Emile Schaer, à Genève, et MM. Jarry-Desloges et Fournier ont aussi enregistré quelque chose de semblable, et chose curieuse, également dans les mêmes régions de Mars.

M. Jarry-Desloges dit à ce sujet : « Il semble que cette illumination se soit produite le 28 et le 29 juillet seulement, vers le passage au centre du disque de cette contrée. Cette blancheur vient d'un état anormal : soit de l'état atmosphérique, soit de l'état particulier de la surface, provenant par exemple de conditions météorologiques momentanées. Il semble en tous les cas que la perception de ce phénomène seulement dans le voisinage du centre du disque peut paraître insolite.

On a tenté d'expliquer ces illuminations par la réflexion des rayons solaires sur des nuages de poussières transportés dans les couches élevées de l'atmosphère martienne. Mais cette hypothèse semble sujette à caution.

Un volcanologiste des plus autorisés, M. Albert Brun, a émis l'idée que ces illuminations pouvaient être le résultat d'éruptions volcaniques extraordinairement violentes.

Cette supposition encore moins que les autres ne peut expliquer les lueurs de Mars.

Quant à l'hypothèse de signaux, M. Le Coultre la trouve tentante, mais il n'ose s'y rallier.

« Si les Martiens cependant envoient bien des messages interplanétaires, depuis six ou sept ans, à l'adresse de la Terre, que doivent-ils penser de l'intelligence des Terriens ? » ajoute avec un peu d'inquiétude et d'humiliation le rédacteur du *Temps* auquel nous empruntons ce résumé.

Les Martiens, si Martiens il y a et qui nous font des signaux, doivent penser évidemment, en ne recevant pas de réponse, que les habitants de la terre sont d'une culture peu avancée. Et sans doute la foule martienne se gausse-t-elle des savants, assez illusionnaires pour croire la Terre habitée.

Mais il n'est pas si aisé d'envoyer une réponse à Mars !

M. Pitkering, professeur à l'Université d'Harvard et dont les remarquables travaux astronomiques sont bien connus, a énuméré pour l'*Echo* les méthodes proposées jusqu'ici.

Voici ce résumé :

« La première de ces méthodes, que nous appelerons méthode électrique, est basée sur les principes de la télégraphie sans fil. Jusqu'à présent, nous n'avons pu recevoir par cette méthode que des messages émis de distances moindres de 6.000 kilomètres. Faire parvenir un message à dix mille fois cette distance, paraît, pour le moment, une entreprise bien hasardeuse. De plus, comme les messages envoyés de cette façon ne sont pas perceptibles pour nos sens, il faudrait, pour les saisir, des appareils spéciaux assez compliqués. Si nos messages n'étaient pas enregistrés et s'ils n'étaient pas l'objet d'une réponse immédiate, nous devrions en continuer la transmission, ce qui serait très coûteux, la dépense d'énergie requise devant être énorme.

» Enfin ces messages seraient d'une énergie électrique si grande que leur transmission occasionnerait de graves perturbations dans les communications terrestres du même genre.

» La seconde méthode est basée sur l'emploi pendant la nuit de sources lumineuses d'un éclat intense. Le grand avantage de cette méthode,

c'est qu'une fois que ces éclats lumineux auraient été vus, ils ne pourraient manquer d'attirer l'attention des observateurs martiens et d'être l'objet d'une étude sur leur caractère artificiel.

» L'objection qu'on peut opposer à cette méthode c'est l'impossibilité où l'on est actuellement de l'appliquer.

» La troisième méthode consiste dans la production, sur une plaine blanche, d'un point noir que l'on ferait disparaître par intervalles. On pourrait, à cette fin, employer un certain nombre de pièces d'étoffe noire, disposées de façon qu'on puisse les enrouler sur des bobines ou les mettre sur champ comme les lames d'une jalousie.

» Ce point noir artificiel devrait avoir, pour être visible de Mars avec des appareils d'une puissance égale à celle des nôtres, au moins cinquante kilomètres de diamètre. Et même alors, il serait douteux qu'il puisse être vu de Mars, notre atmosphère réfléchissant tant de lumière qu'il paraîtrait tout au plus gris et non noir.

» La quatrième méthode serait de planter, dans les plaines de Sibérie, des champs dont la disposition reproduirait les figures servant à la démonstration de certains théorèmes de géométrie. C'est ainsi qu'on a proposé de représenter sur le sol la figure géométrique relative au théorème du carré de l'hypothénuse. Nous pourrions aussi reproduire la figure mentionnée plus haut et qu'on observe dans la région de l'Hellas, à la surface de la planète Mars. Cette figure a, sur Mars, mille kilomètres de diamètre, mais la moitié de cette dimension serait suffisante pour le but à atteindre.

» Une autre manière d'imiter les figures que nous observons sur Mars serait de reproduire, par des plantations d'arbres ou d'arbustes, le dessin des canaux martiens. Ce sont même peut-être des plantations de ce genre que nous prenons sur Mars pour des canaux. Un autre mode de procéder encore serait de faire des coupes dans une région fortement boisée, en réservant d'étroites bandes de végétation.

» Chacune de ces méthodes permettrait d'obtenir des figures d'observation facile, sans dépense excessive.

» L'objection que l'on peut y faire est que, même si ces figures étaient reconnues comme le résultat d'un travail intelligent par les observateurs martiens, il demeurerait malaisé d'établir un système de signaux pouvant être utilisé pour les communications interplanétaires. Elles pourraient, en tout cas, rendre des services comme opérations préliminaires.

» La cinquième et peut-être la meilleure méthode serait d'employer des miroirs réfléchissant la lumière solaire, comme ceux dont on se sert pour les opérations géodésiques.

» Avec une surface d'un kilomètre carré de miroirs, on obtiendrait un faisceau lumineux qui, à une distance de cent millions de kilomètres, aurait encore l'éclat d'une étoile de quatrième grandeur, c'est-à-dire qui serait visible pour des êtres doués d'une puissance visuelle égale à la nôtre et munis de puissants télescopes.

» Des signaux de cette nature seraient visibles sur une étendue considérable. Un télescope de 60 centimètres d'ouverture permettrait de recueillir un signal d'un éclat aussi faible que la huitième grandeur. Les signaux proposés seraient de quatre grandeurs plus intenses, c'est-à-dire quarante fois plus brillants qu'il n'est nécessaire, et seraient très visibles sur Mars pour des êtres doués comme nous.

» Si l'on recevait une réponse à ces signaux, il faudrait, pour ouvrir les communications, commencer par envoyer des propositions arithmétiques très simples et évidentes, comme, par exemple, le début de la table d'addition.

» Après qu'un petit nombre de mots tels que « plus », « moins », « égale » seraient bien compris de part et d'autre, des phrases plus compliquées suivraient jusqu'à l'établissement d'un vocabulaire commun.

» Le coût de premier établissement de ce jeu de miroirs serait très élevé : une cinquantaine de millions de francs peut-être ; mais une fois ce matériel construit, le fonctionnement en serait peu coûteux, la lumière nécessaire pour les signaux étant celle du soleil. »

L'apparition de Mars aura lieu le 5 janvier prochain. M. Le Coultre doit se rendre au nouvel Observatoire du Mont Salève, qui possède un télescope d'un mètre d'ouverture, pour faire de

nouvelles observations. Les astronomes américains, de leur côté, se transporteront sous le degré de longitude convenable pour voir la mystérieuse planète de la manière la plus favorable. Attendons leur rapport avant de souscrire les cinquante millions pour établir un kilomètre carré de miroirs...

Mais quelle manchette sensationnelle aux journaux du soir : LE PREMIER MESSSAGE DE MARS !

G. M.

HOROSCOPE
de S. M. Alphonse XIII

[Le voyage de M. Poincaré en Espagne a vivement remis devant nos yeux la figure riante, chevaleresque et sympathique du jeune roi d'Espagne. On lira avec un vif intérêt son horoscope par M. Raoul Larmier, dont l'événement a si souvent justifié les prédictions].

Le roi d'Espagne naquit à Madrid, le 17 mai (lundi) 1886 à midi 39 minutes.

D'après la science astrologique cette nativité correspond au 28° degré de la constellation « Taurus », le Taureau, 2e signe zodiacal, 3e décan régi par Saturne, année de nativité gouvernée par Vénus dans le cycle de « Mercure », heure de Mercure.

L'opération astronomique et cabalistique donne cette figure horoscopique.

L'interprétation de la première maison présage une nature franche, bienveillante, affectueuse ; une volonté ferme, un esprit hardi, ambitieux, diplomate par Saturne.

La conjonction de Mars et Mercure indique que le sujet a le travail très facile, très rapide, et abat beaucoup de besogne en peu de temps.

Cet aspect planétaire de l'ascendant présage santé, une bonne constitution, des appétits sensuels, des passions ardentes.

L'influence du « Taureau » rend amoureux, orgueilleux, fier, laborieux, juste, patient et présage fécondité. Pour prévoir s'il naîtra des enfants, il faut observer la nature des planètes et des signes du zodiaque dans les maisons 1, 5 et 11.

Le résultat de cette étude indique *plusieurs enfants*, le thème de la reine confirme ce présage et l'examen des deux thèmes fait connaître le « sexe » des enfants.

De quel intérêt majeur est cette question de la connaissance sexuologique, quand il s'agit de répondre à une situation politique ou même sociale?

Un souverain n'a-t-il pas un intérêt considérable à connaître d'avance le sexe de l'héritier que l'épouse royale lui donnera?

L'astrologie peut le lui révéler, c'est pourquoi il a été *prédit* en « 1907 » que le premier enfant à naître serait du *sexe masculin*.

En effet, le prince des Asturies est né le 10 mai 1907, il a été prédit le « sexe » de l'infant don Jaime,



né le 23 juin 1908, de l'infante Béatrix, née le 22 juin 1909, de la princesse née le 12 décembre 1911 à trois heures mois vingt minutes du matin.

L'*Echo du Merveilleux* (1er juillet 1912, page 626, col. 2), a relaté le pronostic d'un cinquième enfant du *sexe masculin*. Ce prince est né le 20 juin 1913, à 1 h. 1/2 du matin, une année après la prédiction.

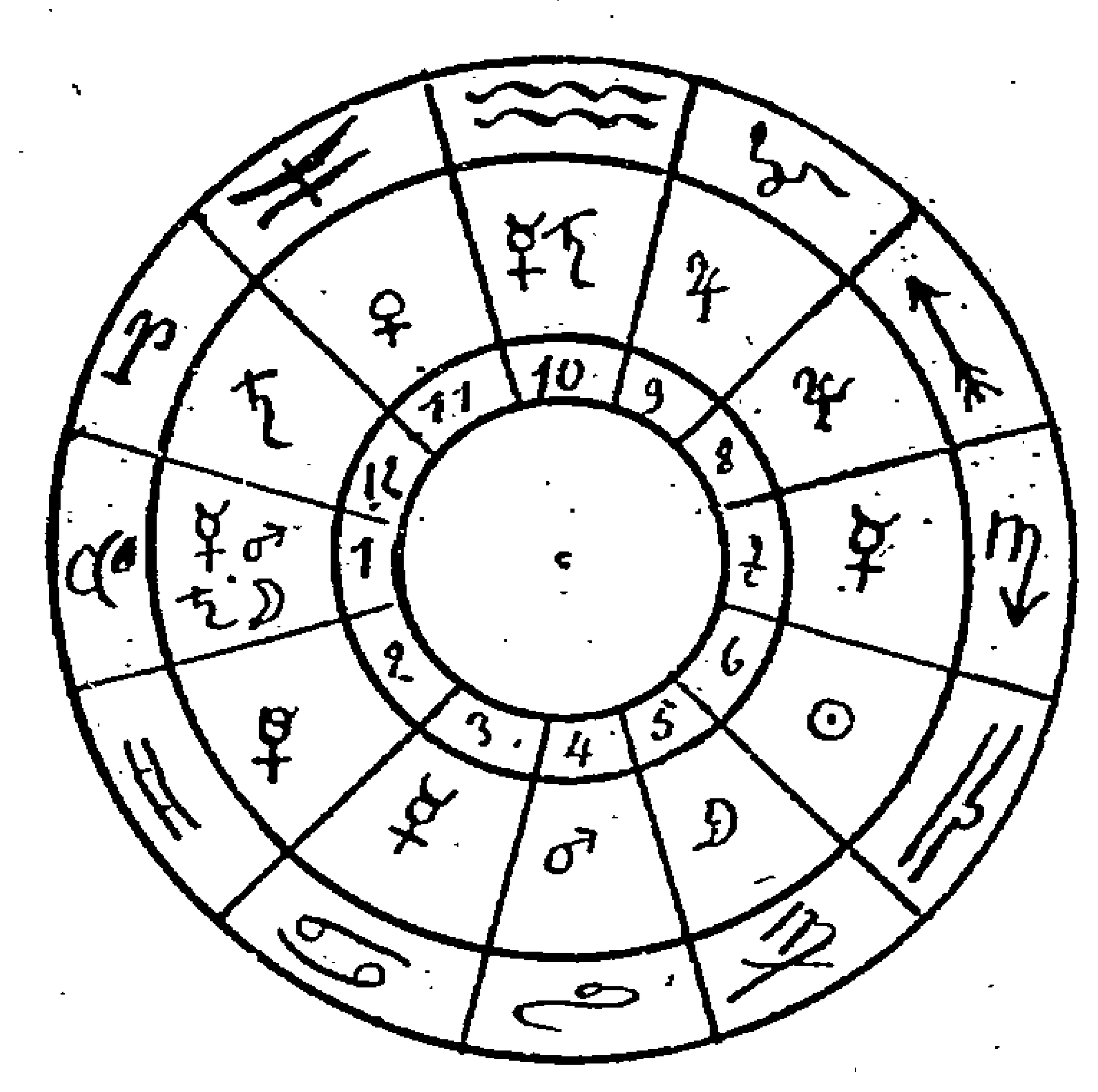
Si un sixième enfant naît ce sera encore un « garçon ».

La conjonction de Saturne à Mars dans la première

maison solaire, la présence de Saturne en douzième maison ainsi que le Bélier est une menace de mort violente par accident ou armes à feu. Les années de Mars et de Saturne seront maléfiques au roi.

1886 + 17 (quantième) + 2 (Taureau) = 1905, année régie par Mars.

Cette première date fatidique est renforcée dans son maléfice par l'arcane XV que donne l'addition cabalistique (1 + 9 + 0 + 5 = 15).



Dans l'horoscope, cet arcane répond : « La fatalité ruinera tes plans d'avenir si ta volonté ne met pas un frein à tes passions. Tu crois à ta force et tu n'es qu'un roseau. Les chênes séculaires ne sont point à l'abri de la foudre : comment peux-tu te flatter de soutenir le choc des catastrophes imprévues ?... »

La réalisation est venue à Paris, le 31 mai 1905. Alphonse XIII rentrait de l'Opéra, quand une bombe fut lancée sur son passage. La sixième case renseigne sur les dangers, etc., nous y trouvons le Soleil (feu) dans la Balance, signe violent, le Soleil gouverne l'année 1906, donc année dangereuse. Le jour du mariage du roi, le 31 mai 1906, à la sortie de l'église, une bombe (feu) fut jetée par l'anarchiste Moral sur la voiture où se trouvaient les jeunes mariés.

Le jour de la nativité du sujet la *Lune* évoluait dans la Vierge, 6e signe zodiacal = grandes luttes, dangers, accidents, mais moins dangereux par l'influence de la cinquième maison (heureuse). La Lune annonce que les années qu'elle régit joueront un rôle dans cette vie.

En effet, le 13 avril 1913 (année gouvernée par la Lune), le roi rentrant de passer une revue, un anarchiste a tiré sur lui deux coups de revolver. Alphonse XIII ne fut pas atteint. L'année la plus dangereuse pour la vie du roi sera l'année gouvernée par Saturne, c'est-à-dire 1914 = 15 = danger de mort violente.

Saturne dans la douzième maison présage beaucoup d'inimitiés occultes, des chutes de cheval, des dangers de mort violente ou subite.

Jupiter dans la neuvième maison : protection en voyages, protection providentielle s'étendant sur tous les actes de la vie, hautes élévations. Jupiter en 8e (mort) dans le signe du Sagittaire : triomphe sur les ennemis, etc.

La septième maison renseigne sur les ennemis déclarés, le Scorpion qui s'y trouve indique l'Afrique et particulièrement le *Maroc*.

Mercure, planète neutre, indique qu'il faut au roi un puissant allié pour vaincre les Marocains ; la planète maîtresse du Scorpion est Mars, nous retrouvons cette planète en quatrième maison (des parents, etc.), influencée par le Lion, 5e signe du zodiaque.

Le Lion influence la France ; d'après l'astrologie Mars symbolisera ici l'armée française, *alliée* puissante = Lion, pour vaincre le Maroc = Scorpion.

La preuve de l'influence heureuse de la France (Lion) et du nombre « 5 », pour l'Espagne remonte à Philippe « 5 », petit-fils de Louis XIV, qui a été la tige des Bourbons d'Espagne, représentée aujourd'hui par Alphonse XIII.

L'examen général du thème présage que le règne d'Alphonse XIII sera profitable à l'Espagne qui deviendra forte et prospère par suite des réformes sociales accomplies par son roi.

RAOUL LARMIER.

Le Miracle de la Rose

La ferme des Roses s'apercevait tout en haut du Mont Célestin, à côté du Calvaire de Verdelais. C'était un minuscule lopin de terre, découpé dans un vaste domaine, à la mort de son dernier maître.

Un peu de vignes, un peu de blé, quelques pieds de maïs, voilà tout ce que possédait le fermier Jean Lestey.

Le petit clos avait pourtant sa merveille, un rosier qui faisait l'admiration de toute la contrée et des nombreux pélerins, attirés par la renommée séculaire du sanctuaire de Notre-Dame.

Tout à côté du banc de bois placé en bordure de la maison, il dressait vers le ciel ses fleurs divines et parfumées au tissu léger d'un rose si tendre !

Ce rosier avait été apporté des pays d'Orient par le bon père Proust, un vieil ami de l'aïeul, ce père Proust qui avait creusé sur le flanc du coteau des

grottes d'anachorètes, devenues depuis les stations du calvaire de Verdelais.

Le bon père Proust avait dit : « Ce rosier portera bonheur à la maison ». Et l'on avait confiance, car ce saint homme, disait-on, entendait la voix des anges qui lui révélaient les secrets divins. C'est lui aussi qui avait donné cette petite statue de Notre-Dame si naïvement sculptée, placée sur un socle de bois, non loin du rosier, à l'extrémité d'une allée de noisetiers et de charmes. Cet oratoire rustique, Simone, la fille du fermier, le connaissait bien. Elle aimait à l'orner de fleurs, et bien souvent elle allait y prier.

Malgré sa pauvreté, Jean Lestey était gai, comme les oiseaux du ciel, il se confiait à la Providence. Le soir, son dur labeur achevé, il allait s'asseoir sur son banc de bois, et après avoir bu un petit verre de son vin du cru, il somnolait, attendant l'heure du coucher. Lentement, la nuit tombait sur les riches coteaux de Sainte-Croix-du-Mont et de Barsac ; les ombres se faisaient plus épaisses, en face, couvrant les masses boisées du Sauternais et plus loin, à l'horizon, les dunes landaises où venaient expirer, à travers les pins embaumés, les dernières rumeurs de l'Océan. La terre se faisait noire, tandis que les étoiles s'allumaient au Ciel. Un soir, il s'était endormi plus longuement, bercé par cette magie de la Nature qui enveloppe l'âme ainsi qu'une maternelle caresse. Une douce pression de lèvres de femme, sur ses joues ridées, le tira de sa torpeur. C'était Simone, sa fille, qui, avant de gagner sa chambre, venait lui donner le baiser habituel. La vue de cette enfant adorée brisa son cœur. Simone aimait Jean-Pierre, le fils du riche viticulteur de Verdelais. Mais cet homme dur avait prononcé un non formel.

— Moi, disait-il, Mathieu le Riche, donner mon fils à la fille d'un sans-le-sou. Allons donc ! Pour qui me prend-on ?

Et portant haut la tête, son gros ventre en avant, il marchait, autoritaire et orgueilleux, au milieu des groupes de travailleurs.

— C'est le maître de Vert-Bois, disait-on, un premier cru bourgeois, classé et primé.

Il y avait dans ces mots de sourdes rancunes — car le père Mathieu n'était point secourable au pauvre monde. Si les distinctions de classes sont naturelles aux hommes, puisque les ayant supprimées entr'eux, ils les ont rétablies entre les vins, il est rare cependant qu'ils se déclarent satisfaits des rangs qui les touchent.

L'opposition brutale d'un père vaniteux, cet obstacle qui paraissait insurmontable, affligeait nos deux amoureux. Jean-Pierre, cependant, craignant de contrister la fille du fermier, affectait pour l'avenir une confiance qu'au fond repoussait sa raison.

Il aimait Simone avec tant de passion ! Elle était si douce ! si jolie avec ses grands et beaux yeux bleus, reflet du Ciel, qui, délicieusement, nuançaient son fin visage de brune au teint de pêche.

Un soir, près du rosier, ils avaient échangé les premières paroles d'amour, qui grisent comme du vin nouveau. Mais, ces mots étaient si purs que les lys eux-mêmes, si sévères cependant pour les amours humaines, eurent des gestes bénisseurs, des gestes de bonté et d'indulgence.

Depuis, deux ans s'étaient écoulés. Des amis haut placés, qui avaient leurs entrées chez M. le Préfet, intervinrent en faveur de *ces deux jeunesses*.

Le père Mathieu se sentait presque offensé. Sa fierté en souffrit ; il lui parut injurieux qu'on eût même l'idée d'établir un lien quelconque entre lui et ces pauvres diables.

Ah ! cette prédiction du bon père Proust ! Qu'elle était loin d'être accomplie ! Plus que jamais le bonheur fuyait le triste logis. Le rosier lui-même ne portait plus ces fleurs vivantes qui semblaient avoir une âme et donnaient de la joie à tout le village. Seules, trois roses brillaient encore sur l'arbuste, dernier sourire d'une vie qui s'éteint.

Survint la fête de la Vierge, si chère à toutes les âmes croyantes. Simone, dévotement, cueillit la première de ces roses pour orner son autel rustique. La deuxième, la jeune fille, huit jours après, l'offrit à sa mère qui avait pour patronne sainte Jeanne.

Et maintenant, les jours se succèdent mornes et sombres. La dernière fleur du rosier penchait tristement vers le sol ses corolles desséchées.

Jean-Pierre paraissait découragé et la voix rieuse de Simone n'égrenait plus comme autrefois ses notes argentines au-dessus du Mont-Célestin.

***

L'affaissement de sa fille désespérait Jean Lestey. Malgré sa fierté, il résolut de faire une dernière démarche auprès du propriétaire du Vert-Bois.

Justement, le père Mathieu vint à la ferme des Roses, une après midi des premiers jours d'octobre. Simone priait dans son petit bosquet, suivant son habitude. Sa prière finie, la jeune fille se dirigea vers la maison. Le fermier et son riche voisin causaient en face du rosier. Jean Lestey essayait de gagner Mathieu en flattant son orgueil.

Peine perdue. Le cœur de ce vaniteux restait sourd aux suggestions de l'amour.

Dès qu'il aperçut la jeune fille, il eût un mouvement involontaire d'admiration, bientôt réprimé.

—Ah ! Ah ! la voilà, la jolie Rose de Verdelais, s'écria-t-il ! Ecoute, ma pitchoune ! Puisque ton cœur va toujours vers Jean-Pierre, je te le donnerai pour mari, si cette dernière rose de ton rosier mourant, aujourd'hui desséchée, refleurit en ma présence avant la fin du jour.

Mathieu avait-il conscience de la cruelle ironie de ses paroles ? Il serait difficile de l'assurer. Involontairement gagné par le charme de cette enfant, voulait-il réagir, accuser davantage son refus ? Telle fut l'impression de Jean Lestey, blessé au vif, mais qui, cependant, se tut, les yeux fixés sur sa fille.

Simone venait de s'engager dans la petite allée conduisant à l'autel de la Vierge !

Un miracle ! le père Mathieu réclamait un miracle ! La cause de Simone et de Jean-Pierre, perdue sur cette terre, était portée devant le tribunal d'en haut ! La douce Vierge si tendre aux cœurs blessés et que le moyen âge qui l'a tant aimée appelait de ce joli nom si adorable et si mystique : *Notre-Dame*, Marie, mère de l'humanité douloureuse, s'est réservée dans notre France quelques lieux bénis, Lourdes dans la Bigorre, Verdelais en terre Girondine, Bétharram en Béarn, Buglose dans les Landes, la colline de Sion en Lorraine, si chère au cœur de Barrès, régions élues, toutes pénétrées de sa grâce et pétries d'intense émotion religieuse accumulée à travers les siècles (1).

C'est à cette source de foi que Simone allait demander la vie Elle s'était agenouillée au pied du sanctuaire. Sa prière ardente, par où s'écoulait le sang de son cœur, montait en vibrants rayons jusqu'à la statue naïve, et, s'élevant au-dessus des mondes étincelants de l'espace, atteignait le trône de l'amour divin.

Soudain, l'image sacrée parut s'animer. Son visage transfiguré revêtit une douceur surhumaine. Une sensation de bonheur sans mélange emplit l'âme de Simone. Il lui sembla que la statue, lentement s'avançait vers elle et lui montrait le rosier planté par le père Proust.

Elle se leva, courut au devant de l'arbuste. Son père, sa mère, Mathieu, Jean-Pierre lui-même étaient là contemplant un merveilleux spectacle.

La dernière rose du rosier, la rose flétrie s'était redressée et brillait maintenant d'un incomparable éclat. Sous les yeux de Mathieu, une rose venait d'éclore, d'une beauté céleste telle que les femmes pieuses en voient en songe dans le paradis.

— Simone, dit le père Mathieu, en lui désignant son fils, voici ton fiancé. Jean-Pierre, donne la main à celle que tu aimes. Notre-Dame, elle-même, bénit votre union. Nous devons obéir à sa volonté.

Il est dans la vie quelques courts instants d'un bonheur si pur, si complet que les mots humains sont trop matériels pour les exprimer La joie rayonnait sur le visage de ces deux élus. La terre elle-même frissonnait d'allégresse et tandis que Simone et Jean-Pierre, la main dans la main, allaient remercier leur divine protectrice, les fleurs qui avaient reconquis leur jeunesse et revêtu leurs habits de fête souriaient ; les oiseaux, messagers de l'espace, s'élevaient dans l'azur au-dessus du Mont Célestin, et des vieux remparts de Saint-Macaire aux Vignobles de Sauternes, de Barsac, de Preignac, de Haut-Brion, ils chantaient leurs plus beaux hymnes pour célébrer les fiançailles de ces deux enfants des rives girondines.

SYLVAIN TRÉBUCQ.

(1) Sur ces hauteurs de la mystique, pour ne point perdre pied, une forte discipline religieuse est nécessaire. Lire sur cet objet, le dernier livre si émouvant de Maurice Barrès : *la Colline inspirée*. Il a été analysé par M.G. Malet, dans l'*Echo du Merveilleux*.

AU MONT ATHOS

[*L'éminente personnalité de l'Eglise grecque orthodoxe dont nous avons publié déjà une intéressante communication à propos de Conques, veut bien nous adresser le curieux article suivant*] :

En Turquie, sur la presqu'île de Chalcédoine, s'élève le Mont Athos, célèbre dans tout le monde orthodoxe par ses nombreux monastères et choses saintes. En Occident, on connaît très peu l'Athos ; et la cause principale en est dans le langage des habitants de la Montagne-Sainte (grec moderne, russe, bulgare, serbe, etc.), et aussi dans les difficultés que présente le voyage. Or, pour chaque spiritualiste, il y a là-bas toute une mer de manifestations mystiques. Nous ferons connaître, aux lecteurs de l'*Écho du Merveilleux*, une des perles de cette mer.

Au commencement du siècle passé, vivait à Athos un moine nommé Théophane, personnalité humble et misérable sous tous les rapports. D'abord, son développement intellectuel était presque nul ; puis, une tare physique — un bégaiement incurable — rendait encore plus sensible à tous l'infirmité de son intellect. Il était absolument illettré, au point qu'il ne pouvait

même lire l'Oraison dominicale : « Notre Père... » Son état moral était lui aussi au-dessous de toute critique ; il avait quitté l'Athos pour la bruyante capitale de l'Empire Turc, Constantinople, où il tomba dans tous les crimes possibles, jusqu'à l'assassinat et au passage à l'Islamisme y compris.

En fin de compte, Théophane résolut cependant de faire pénitence et retourna à l'Athos. Ici, le ciel lui envoya miraculeusement un guide, en la personne du Vénérable Nil l'Athosiste qui, au XVIIIe siècle, avait initié les solitaires de la Montagne Sainte aux durs exploits de l'ascétisme. A plusieurs reprises, le Vénérable Nil apparut à Théophane ; et, miraculeusement, il le dirigeait. Une fois, l'apparition se produisit quand Théophane revenait de la forêt à sa cellule avec une hotte de bois sur les épaules ; Nil conversa avec lui pendant dix-huit heures, durant lesquelles Théophane se tint devant son maître d'outre-tombe, dans la forêt, sans remarquer le poids de sa hotte. Le Vénérable lui donnait de nombreuses instructions spirituelles ; il prédit la ruine de l'Athos dans une catastrophe volcanique et décrivit les tares et les faiblesses morales de ses habitants ; puis il ordonna à Théophane de noter cette conversation de 18 heures. Mais notre moine ne s'occupa point, malgré l'ordre du saint, d'inscrire ces remarquables propos. Il avait d'ailleurs quelqu'excuse : d'abord il ne savait ni lire, ni écrire ; ensuite, il ne pouvait retenir cette conversation abondante en matériaux théologiques, philosophiques et psychologiques. Retenir et écrire ce dialogue eût été une tâche pénible même pour un savant théologien et non seulement pour un pauvre et simple moine. Théophane résolut même, pour échapper aux instances du saint, de s'en aller en Palestine.

Cependant, le voyage projeté ne réussit pas ; et le Vénérable Nil renouvela et confirma son ordre à Théophane, lui prescrivant de choisir un moine lettré et de lui dicter son récit. *Volens nolens*, Théophane dut s'exécuter. Il se prit donc à dicter au moine le discours de 18 heures prononcé par le saint, un an et demi auparavant. Et, chose étonnante, il commença à se rappeler progressivement, l'un après l'autre, les mots à dicter ; à peine écrits, ceux-ci s'oubliaient et se trouvaient immédiatement remplacés par d'autres mots, auxquels d'autres encore succédaient. Le bégaiement de Théophane ralentissait terriblement la dictée qui dura deux années. Son œuvre achevée, Théophane oublia tout ce qu'il avait dicté. Ses révélations formaient un solide manuscrit, lequel vient d'être édité en traduction russe sous le titre : « Prédications posthumes du Vénérable Nil l'Athosiste ». Le manuscrit porte des signes non équivoques de son origine surnaturelle. En premier lieu, la richesse de ses matériaux théologiques, philosophiques et psychologiques, lui assigne une place à côté des œuvres des Ascètes Pères de l'Eglise. Ensuite, ce livre est si original par ces conceptions théologiques, ascétiques et psychologiques, qu'un théologien, si savant qu'il fût, ne pourrait pas écrire une œuvre semblable. En effet, tout théologien est en une certaine mesure l'esclave de son Ecole et de ses vues traditionnelles. Tout savant se serait fait une obligation de défendre la culture extérieure. Or, dans ce livre, la culture est soumise à une critique impitoyable. La valeur du progrès extérieur est déterminée par le degré de progrès moral auquel il correspond. Autrement, la stérilité spirituelle, couverte du seul éclat des apparences, est mise à jour. Les faiblesses morales des Athosistes, supérieurs et subordonnés, sont décrits comme à vol d'oiseau. En un mot, personne n'est ici épargné. Si quelque moine de l'Athos avait inventé ce discours, il aurait certainement critiqué ou bien les autorités monastiques (s'il avait été d'un degré inférieur) ou bien les simples moines (s'il avait occupé une haute situation). Or, le livre est exempt de tout esprit de parti : les défaillances de toutes les conditions y sont décrites en détail. Quant à Théophane, n'étant lui-même qu'indigence intérieure et extérieure, il ne pouvait connaître les défaillances des personnages importants. Il est clair que ce ne pouvait être une supercherie ; c'était donc un rayon miraculeux...

Z.

ÉCHOS

L'origine de l'homme

Les progrès et les découvertes multipliées de la préhistoire, les trouvailles récentes des squelettes d'ancêtres vivant à des époques si reculées qu'aucun palimpseste ne nous en a conservé les fastes, toute cette série de faits, souvent disparates et présentés au public par une presse avide de nouvelles à sensation, paraissent bien propres à jeter le désarroi dans quelques consciences catholiques.

L'antinomie qu'on cherche à créer entre les affirma- de la science et celles de la foi est-elle apparente ou réelle ?

Une mise au point s'impose donc. J'essayerai de la faire aussi courte et aussi précise que possible.

Remarquons d'abord que si, pour le catholique, la

révélation forme un tout homogène et intégral, non discutable, et dont chaque partie ne saurait être sujette à la revision, — puisqu'elle est la vérité qu'il a plu à Dieu de nous faire connaître, — il en va autrement de la science purement humaine. Cette dernière, reflet de notre faiblesse intellectuelle et de nos idées du moment, est essentiellement « ondoyante et diverse », si bien que la vérité d'aujourd'hui devient parfois l'erreur de demain.

A l'instabilité de notre science, le devoir strict du catholique est d'opposer la stabilité de la révélation. L'homme a été créé à l'image de Dieu, dans un état de perfection. Après la faute originelle, le premier homme déchu a pu transmettre sa science à ses descendants, mais d'une façon purement naturelle. Puis est venue la dispersion que raconte la Bible : le genre humain s'est répandu sur toute la Terre. Au cours de cet exode, certaines races se sont dégradées, ont perdu en tout ou en partie le dépôt sacré de la révélation et sont tombées dans la plus abjecte barbarie.

Voilà des points nettement affirmés par la Bible, et nous n'avons à ce sujet aucune concession à faire à nos adversaires.

D'ailleurs, nous allons voir que la vraie science ne peut, ni ne saurait, en fait, contredire ces affimations.

S'agit-il d'abord de préciser la date de l'apparition de l'homme sur la Terre, que nous dit la préhistoire ?

Que les plus anciens vestiges authentiques de l'humanité ont toujours été rencontrés à la base des terrains quaternaires. Demain, peut-être, les rencontrerons-nous dans le tertiaire ; la chose est probable, suivant quelques préhistoriens.

Mais, au point de vue du dogme catholique, pareille constatation restera pleinement indifférente.

Assigner une date à l'apparition de l'homme, reviendrait d'ailleurs à déterminer la durée des périodes géologiques. Or, aucun savant sérieux ne peut s'engager sur un tel terrain ; les données nous manquent totalement.

Cependant, nous pouvons affirmer hardiment que des chiffres de 400.000 ans, de 200.000 ans, lancés par des revues ou des journaux à grand tirage, dans des articles inspirés d'ouvrages d'importation allemande, sont certainement faux et très exagérés.

Que si un jour la vraie science peut nous donner des éclaircissements à ce sujet, nous en serons ravis, mais ces conclusions ne pourront jamais contredire la Bible. Celle-ci, en effet, tout en fournissant des indications chronologiques fragmentaires, ne prétend pas donner de chronologie générale, qui permette de fixer avec précision la date de la création d'Adam.

Nous venons de prononcer le nom d'Adam, le premier homme, d'après la révélatiom.

La science peut-elle, sur ce point, nous donner son avis ? Pas du tout ; elle n'en a aucun moyen. Tout ce qu'elle nous dit — et il nous faut enregistrer cette proposition capitale, — c'est que l'ensemble des faits tend à prouver l'unité de l'espèce humaine, donc celle d'une souche commune ayant fait son apparition à un moment donné, sur un endroit déterminé de la Terre.

Il est aujourd'hui scientifiquement prouvé que, même si l'on voulait admettre l'hypothèse transformiste, le corps de l'homme ne saurait dériver du singe.

Soutenir le contraire, comme l'ont fait certains naturalistes d'autrefois, ou comme le clament encore des vulgarisateurs retardataires, serait faire preuve d'une méconnaissance complète des recherches les plus récentes de l'anthropologie.

D'une façon générale, il faut savoir, d'ailleurs, que le transformisme a vécu ; il est décédé non de violence, mais d'inanition. Certains savants sont encore évolutionnistes pour le principe mais si vaguement qu'ils ne sauraient préciser leurs théories à ce sujet.

Cette remarquable constatation ne devrait-elle pas nous engager, nous, catholiques, et une fois pour toutes, à ne pas nous traîner à la remorque d'une science dite officielle, pour ne pas mériter le reproche qu'on nous a fait quelquefois, de nous affubler des laissés pour comptes de la vraie science.

Ne perdons jamais de vue le dépôt de la révélation : le plus souvent les vérités qu'il contient nous permettront d'y voir plus clair dans la série de faits qui constituent le bilan de la science humaine.

Nous comprendrons, par exemple, comment l'humanité, au lieu de franchir peu à peu les étapes de la barbarie à la civilisation, a commencé par faire exactement le contraire.

Et la meilleure preuve que l'homme préhistorique, celui du moins qui habitait nos régions, était un sujet déchu et un dégradé, c'est que, si loin qu'on remonte dans le passé, à côté des caractères de bestialité physique non équivoques, nous trouvons des traces de sa supériorité primitive ; la science humaine s'en était allée, mais la tradition, quoique lentement déformée, avait conservé en lui des notions de la divinité, du culte et de la vie dans l'au-delà.

Ainsi, il faut le déclarer bien haut, non seulement aucune découverte préhistorique n'infirme nos croyances, mais si nos savants n'établissaient pas systématiquement une cloison étanche entre leur science et les vérités révélées, ces dernières seraient le plus sou-

vent de nature à les guider dans ce labyrinthe encore bien ténébreux de la préhistoire.

En nous plaçant, nous, catholiques, sur ce terrain inébranlable, nous n'avons rien à redouter, et c'est nous, au contraire, qui faisons de la science et de la meilleure. N'oublions jamais, en effet, que la révélation est d'ordre expérimental, à l'égal des faits les mieux établis et des lois les plus certaines que déduit la raison des observations de la nature.

Abbé Th. Moreux,
directeur de l'Observatoire de Bourges.

Le mystère des sourciers

C'est à l'expérience la plus merveilleuse du monde que m'avait convié, il y a deux jours, un médecin, qui s'occupe avec passion de psychologie expérimentale, le docteur Gaston Durville. Il s'agissait de résoudre un double et complexe problème : celui de la « sourcellerie » et de la « voyance des eaux ».

Le dernier concours de baguettisants, pendulisants et autres rabdomanciens, chercheurs de sources, n'a point éclairci le mystère de la baguette divinatoire. Beaucoup de résultats furent contradictoires et si la recherche des cavités sèches semble avoir donné quelques observations positives et troublantes par leur netteté, les expériences faites sur des canalisations, tantôt vides, tantôt remplies d'eau, ont été par contre déplorablement négatives.

Un pendulisant en chambre, M. Joseph Mathieu, prétendait faire mieux.

« Tracez, écrivait-il, au crayon ou à l'encre la configuration d'un terrain, indiquez l'orientation et les inclinaisons principales. Je pourrai vous marquer sur ce plan les rivières, les sources, les courants, la profondeur approximative des nappes d'eau...

» Vous constaterez ainsi que même sans aller sur le terrain, je suis en état de trouver les sources. »

Comme certains théoriciens de la « sourcellerie » ne sont pas loin de penser que les baguettisants « voient » les eaux qui courent à la surface ou dans la profondeur des terres et ne sont pas sensibles à quelque émanation physique, l'expérience proposée par M. Joseph Mathieu était doublement intéressante.

UN VOYANT

M. Joseph Mathieu a bien voulu se prêter à une expérience décisive, dont les conditions rigoureuses ne pouvaient prêter à aucune fraude.

Le professeur Marage m'avait remis trois cartes décalquées ne contenant que les tracés des routes, des chemins de fer et les indications des forêts, des bois et des agglomérations habitées. Les originaux avaient été placés dans des enveloppes numérotées.

M. Joseph Mathieu est de Langogne, dans la Lozère. Jusqu'au mois de juillet dernier il était professeur d'ajustage à l'école Fléchier d'Alais. La vocation de sourcier lui vint il y a à peine un an.

Son initiateur fut un de ses collègues de l'école Fléchier, M. Cavalier, qui, avant sa sécularisation, s'appelait frère Théodras.

M. Mathieu prend une petite fiole de trois à quatre centilitres, remplie d'eau ordinaire et bien bouchée. Il la suspend à une petite chaîne de quinze à vingt centimètres de longueur. Puis sur la carte étendue le « voyant » promène lentement la petite bouteille en évitant tout mouvement brusque. Souvent un frémissement semble agiter la main et le flacon se balance légèrement. Le bruit ne gêne pas M. Mathieu.

DES RIVIÈRES LA OU IL N'Y A RIEN

Mais vingt minutes sont passées. M. Mathieu prend une plume et trace un premier trait. Deux minutes après il dessine un cours d'eau qui coupe transversalement la carte.

« Je ne discerne pas encore, dit-il, si je me trouve devant un ruisseau ou une conduite d'eau enfoncée dans la terre à un mètre cinquante de profondeur. La perméabilité du terrain pourrait me tromper. »

L'expérience est terminée. M. Mathieu désire se reposer. Il garde les deux autres cartes pour l'après-midi.

Hier, les trois cartes barrées de différents tracés, les uns bleus pour indiquer les cours d'eau ou les sources, d'autres rouges pour marquer les régions pauvres en eau, je suis allé trouver le professeur Marage.

« Erreur, complète erreur. La carte n° 1, dit le docteur Marage, est celle d'une région du sud-ouest de Dreux. L'aqueduc de Maintenon, dans le coin de droite, la rivière de l'Eure ne sont pas indiqués. »

La carte n° 2 est la feuille d'état-major VII-19 de la région de Saint-Nazaire. Le marais de la Grande-Brière, le canal de la Boullaie, la Vilaine ne sont pas marqués. Résultats complètement négatifs.

La dernière feuille représente une partie du sud-ouest de la Sarthe : carte d'état-major XIII-17, région de Saint-Calais. M. Mathieu a indiqué comme terrain pauvre en eau justement une plaine traversée par des rivières. Il n'a pas trouvé enfin les deux sources de la forêt de Bercé.

LES INCERTITUDES D'UNE COMMISSION DE SAVANTS

La méprise de M. Joseph Mathieu ne laisse point de

décourager les savants qui cherchent à jeter quelque lumière sur le mystérieux pouvoir des sourciers.

Et on comprend facilement que la commission nommée par l'Académie des sciences pour étudier scientifiquement la baguette de sourcier ne veuille s'aventurer que prudemment sur un terrain aussi rempli d'embûches. MM. Dastre, Armand Gautier, Douvillé et Violle, qui devaient pendant les vacances faire venir le sourcier le plus réputé de France, M. Louis Probst, ont remis leurs expériences à une date indéterminée.

Le docteur Marage se propose cependant de demander au mois d'octobre à M. Probst de se soumettre à l'expérience suivante : un plancher artificiel en bois de dix mètres de côté sera établi sur une pelouse du Parc des Princes. Une conduite mobile, qui pourra être placée dans les directions les plus variées, passera sous le plancher. M. Probst devra indiquer l'emplacement de la canalisation, dire si elle est en charge ou vide, et le sens du courant.

Cette expérience très simple tranchera définitivement la troublante question de la sourcellerie, qui hante l'esprit humain depuis des siècles sans que l'on puisse ni affirmer ni nier la vertu de la baguette divinatoire. — A. (*Temps.*)

Légendes d'automne

On couvre les tombes, dans la Haute-Bretagne, avec des gerbes de chrysanthèmes et on surnomme ces fleurs d'automne « les roses de la Toussaint ». On croit savoir, dans le pays de Liége, que ces roses-là conversent avec les défunts.

Pour avoir des chrysanthèmes doubles, les horticulteurs ont leur secret, qui n'est peut-être pas celui des légendes lauraguaises : elles recommandaient d'agiter, tant que durait le sermon de la Passion, les graines qu'on se disposait à planter. Les femmes, dans la Montagne-Noire, avaient une autre recette : elles enfouissaient dans leurs poches ces graines avec une poignée de terre et, le Jeudi Saint, pendant qu'on chantait le *Stabat*, elles remuaient sans repos ce mélange.

Aujourd'hui, nous exposons les fleurs ; jadis elles nous exposaient. Et à combien de périls ! On savait, dans la Wallonie, qu'on risquait fort de faire éclater la foudre si l'on cueillait des coquelicots. On évitait, à Marseille, de donner à un enfant des fleurs fraîchement coupées, pour lui épargner de périr comme elles. Et l'on s'abstenait, dans le Gard, de porter à Dieu un un défi en touchant, ne fût-ce que par mégarde, à bec de cigogne. Dans la région de Valence, s'il advenait à une jeune femme de cueillir de la moutarde sauvage, la jeune femme connaissait clairement son destin : elle était condamnée à provoquer sa belle-mère au plus implacable des pugilats.

Était-ce le mari qui se laissait rosser par sa femme ? Vite, dans la Lozère, à l'aube du dimanche suivant, les voisins répandaient sur le chemin qui menait de sa porte à l'église, de la paille hachée menu. Etait-ce une disgrâce pire que le pauvre homme avait à déplorer ? Des renoncules étaient répandues devant son seuil, et on se les montrait avec des sourires narquois.

Tallemant des Réaux nous conte que, dans l'Ile-Saint-Louis, les dames soulignèrent la déconvenue de M. Lambert, éconduit par la belle qui avait conquis tout son cœur ; elles lui adressèrent, d'un geste unanime, d'impertinents bouquets de sauge.

La violette, en Provence, était, entre amoureux, la fleur du soupçon et l'ortie était le symbole de la rupture. L'œillet rouge équivalait, dans la Vienne, au plus brutal des aveux ; mais dans l'Oise, un bouquet d'œillets et, dans le Maine-et-Loire, un bouquet de résédas, mis à la porte d'une jeune fille lui révélait, dans les formes dues, qu'elle était aimée. Voulait-elle savoir par qui ? Il lui suffisait, en Franche-Comté, pour être renseignée en songe, de glisser sous son oreiller une tige de dent de lion ou de couronne de moine.

***

Les feuilles qui tombent, et dont le vent s'amuse à composer des rondes, ont des couleurs dorées parce que les fées ou les féetauds les réservaient jadis à un avenir mystérieux.

Bien des fois, au temps de Louis XV, on avait vu, dans les landes bretonnes, des nains tout noirs gambader, en folâtrant, autour des dolmens. Les rayons bleutés de la lune dessinaient, sur l'herbe claire, des silhouettes grimaçantes. Les nains arrêtaient au passage les ruraux attardés, et ils les contraignaient à partager leurs ébats. Tout coup, les nains s'éclipsaient dans leurs demeures souterraines et les dernières notes de leur chanson s'éteignaient. Blêmes de peur et les muscles brisés, les pauvres ruraux se signaient et regagnaient en hâte leur logis. Mais là, s'ils ouvraient leur besace remplie de feuilles mortes, ils voyaient ces feuilles muées en louis d'or.

On conte, dans le bas Valais, qu'une fée rencontra sa filleule dans une forêt de hêtres, que dépouillait en pleurant le vent d'automne. La fée glissa dans le tablier de la jeune fille une brassée de feuilles jaunies et ajouta : « Ne touche pas à ces feuilles avant d'avoir franchi le seuil de ta maison. » La fée fut obéie et du tablier tomba toute une pluie de feuilles d'or.

Mais les fillettes n'étaient pas toujours aussi dociles.

Dans la Bresse ou le Bugey, de bonnes fées, il y a plus de cent ans, avaient transformé leurs grottes en ruches laborieuses. Les jouvencelles y apprenaient à faire tourner le rouet et à filer la laine ; elles n'apprenaient pas à contenir leurs curiosités. Les plus diligentes recevaient des fées de beaux plis cachetés et faisaient le serment de ne les ouvrir que plus tard, après quoi la tentation préparait le siège de leurs cœurs : c'étaient d'abord d'innocentes agaceries, puis des démangeaisons plus vives et enfin des tortures et le pire de tous les supplices. Le pli sautait : et aussitôt, des paquets entr'ouverts une poussière de feuilles de buis s'échappait, avec une petite odeur de moisissure.

Le passeur de la Tour, en Poitou, crut entendre, certaine nuit d'octobre, une voix puissante qui l'appelait. Vite il courut à son bateau, où un homme étrange l'attendait, entouré d'une meute de trente loups. « N'aie pas peur, dit l'homme et conduis-nous prestement sur l'autre rive ; voilà ton salaire. » Le passeur avait vu luire une pièce d'or entre les doigts du dompteur de loups. Mais quand, ayant battu le briquet, il voulut vérifier, à la clarté d'une chandelle, le pourboire reçu, il se trouva qu'il avait seulement une feuille de chêne.

Il est consolant de penser que les feuilles tombées refusent communément leur complicité aux supercheries. Ainsi en Provence, dans la vallée du Gapeau, et en Poitou, les jeunes filles jettent si adroitement ces feuilles dans l'eau des rivières ou des fontaines que les feuilles surnagent. Et c'est le signe que les maris rôdent déjà dans le voisinage. Le quinzième siècle avait une aussi infaillible méthode, et d'autant plus remarquable qu'elle était secourable aux époux eux-mêmes : une feuille de noyer glissée dans le soulier gauche du mari et la femme rallumait infailliblement chez lui les ardeurs printanières. — DUPONT-FERRIER.

Liber Mirabilis

Scellier, commissaire du Directoire de Compiègne, déambulant par les rues de la ville, trouva sur le pavé, le 22 novembre 1798, un chiffon de papier que, soupçonneux de nature et curieux par devoir professionnel, il ramassa et mit dans sa poche. Rentré à son bureau, il déplissa le feuillet et lut...

Dès les premières lignes sa stupeur se mélangea d'indignation et aussi d'inquiétude. Le papier portait manuscrite la copie d'une prophétie, vieille de treize siècles, il est vrai, annonçant la fin prochaine de la République et le rétablissement imminent des Bourbons. Ce qui semblait donner à cette élucubration quelque importance, c'est que les événements déjà passés de la Révolution y étaient détaillés avec une netteté qui n'eût présenté rien de bien étonnant si une note placée en tête de la prédiction n'eût indiqué que le texte de celle-ci, imprimé depuis plus de deux cent cinquante ans, était conservé à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu. Des esprits crédules en pouvaient conclure que le devin ayant prophétisé avec tant de lucidité les grands changements réalisés, avait vu clair également en ce qui concernait ceux que la France devait encore subir. Et le commissaire Scellier vit là un danger public. Voici d'ailleurs les principaux passages de la prédiction qu'il adressa aussitôt à son chef hiérarchique Leblanc, commissaire du Directoire de Beauvais :

« Le désordre des grands sera la cause que les administrateurs de ce beau royaume l'abandonneront et laisseront le souverain en proie à son peuple par l'espoir d'une fausse liberté dont il sera lui-même la victime.

» Les grands seront tellement aveugles qu'ils fuiront et le laisseront sans défenseurs. Quelques hommes avides de grandeur et de richesse le condamneront à mort... Les nobles seront dépouillés de leur dignité et privés de leurs biens. Le schisme s'étendra dans l'Eglise ; plusieurs se réuniront pour rendre hommage à des idoles.

» Il y aura aussi une grande effusion de sang... Le monde déplorera le sort de la plus célèbre cité.

» La capitale sera maîtresse de toute la France. Les vierges saintes seront outragées ; elles s'enfuiront de leurs monastères. Les pasteurs seront chassés de leurs sièges. L'Eglise sera dépouillée de ses biens temporels..... »

Et cette prophétie si parfaitement conforme à la réalisation qu'elle constituait une sorte de précis anticipé de la Révolution française, avait été écrite — c'était à n'y pas croire — au VIe siècle, par un saint évêques d'Arles, nommé Césaire, mort en 542. Voici maintenant ce qui avait trait à l'avenir :

« Mais le temps viendra où l'on verra paraître l'aigle et le lion venant de pays lointains.

» Malheur à toi, ville opulente ! Tu te réjouiras de tout, mais tu te verras soumise et humiliée jusqu'à la confusion.

» Un rejeton des lys rentrera en possession de ses droits, il reprendra le sceptre et détruira les enfants de Brutus... Heureux ceux qui verront le nouveau siècle ! »

Le commissaire du Directoire à Beauvais rédigea sur-le-champ un rapport au ministre de la police. Lui aussi jugeait l'affaire grave ; il y discernait « la main des prêtres », une trame si bien ourdie qu'il estimait impossible d'en découvrir les auteurs. L'aventure, du reste, s'était ébruitée : à Compiègne, la prophétie de

saint Césaire passait clandestinement de mains en mains ; elle bouleversait les esprits, fanatisait ceux qui regrettaient l'ancien ordre de choses et troublait jusqu'aux vieux patriotes par l'annonce du rétablissement prochain de la monarchie. Les moins mystiques étaient inquets ; car de toute évidence les pronostics de l'oracle s'étaient réalisés : le roi mis à mort, les aristocrates proscrits, emprisonnés, dépouillés, l'Eglise persécutée, les prêtres et les religieuses chassés, la Raison adorée dans les temples... Il fallait donc s'attendre maintenant à ce que le dénouement prédit fût proche et à l'entrée en scène de la vengeance divine. Quel pouvait être cet aigle venu de pays lointains ?... Quelques sceptiques entreprirent le voyage de Paris afin de consulter à la Bibliothèque nationale le texte même de saint Césaire. Là aussi les curiosités étaient en éveil : chaque jour un nombre grossissant de lecteurs réclamaient la communication du *Liber mirabilis*, éditions de 1523 et de 1524, qui contenait la prophétie. Le livre était depuis longtemps bien oublié ; jamais on ne connut pareil regain de succès ; on le copiait, on le traduisait du latin tant bien que mal ; on colportait ses révélations : toutes étaient discutées, commentées, amplifiées avec tant d'ardeur et de crédulité superstitieuses, que le gouvernement ordonna de soustraire le volume contre-révolutionnaire à l'anxieux empressement des visiteurs, et d'enlever de la Bibliothèque cette épave du moyen âge devenue si brusquement célèbre et suspecte. On a même certains motifs de penser que le bibliothécaire, coupable d'avoir communiqué aux lecteurs le dangereux pamphlet, fut suspendu de ses fonctions et emprisonné, en expiation de l'indiscrète divination de saint Césaire qui, en l'an 542 de notre ère, s'était permis de prédire la chute du Directoire et le retour de Louis XVIII.

Le *Liber mirabilis* rentra dans l'ombre où il dormait depuis tant d'années : il y resta tant que dura la période napoléonienne. On pouvait croire qu'il ne serait plus question de la mystérieuse prophétie ; mais elle gardait de secrets fidèles, et sans doute, pendant l'épopée impériale, beaucoup suivaient « sur le texte », le programme des extraordinaires évènements qui se déroulaient, et considéraient comme une simple transition le passage triomphal de l'aigle annoncé par l'évêque d'Arles.

L'effondrement de l'Empire donna si bien raison à ces obstinés que saint Césaire redevint d'actualité. Et de même qu'en 1798 on s'était appliqué à découvrir dans son œuvre le récit, avant la lettre, des péripéties de la Terreur, on s'ingénia, en 1815, à y chercher ce que la prescience du devin avait bien pu entrevoir, touchant le règne de Bonaparte. C'est alors que parut, imprimée pour la première fois, une traduction de l'oracle, traduction annoncée comme littérale et que mit en vente un libraire du Palais-Royal. C'était bien autre chose encore que les copies manuscrites qui avaient circulé seize ans auparavant. Cette fois, tout y était. La tentative de Varennes : — « le plus grand prince fuira et sera ramené dans son château » ; les exécutions : — « Il y aura un massacre du roi, des ducs et barons, et d'un grand nombre des plus grands et des plus puissants du royaume » ; la durée du gouvernement révolutionnaire : — « Personne, pendant plus de vingt-cinq mois, n'en pourra suspendre le cours. » Et même était prédite la devise des perturbateurs : — « Beaucoup diront *égal*, *égal*, *égal*, mais il n'y aura point d'égal... »

Ensuite venait l'annonce de l'*aigle* qui « volera par le monde et soumettra beaucoup de nations. Les Français s'empareront de toutes ; ils conquerront les camps les plus fortifiés ; les villes les plus puissantes seront prises. » Mais la France, à son tour, « sera envahie dans toutes ses parties ; les biens et l'avantage de la République, — le mot est prononcé, en l'an 540 ! — seront totalement mis dans le silence... » Et la brochure se terminait par cette phrase perfide, qui dut brouiller Louis XVIII avec saint Césaire : « Le peuple donnera la couronne à un autre, auquel elle n'appartiendra pas ; mais un jeune captif recouvrera la couronne des lys et détruira les enfants de Brutus, en sorte qu'il ne sera plus fait mention d'eux. » Un jeune captif? A coup sûr c'était Louis XVII, et ceci réjouissait les croyants à la survivance du dauphin. Même certains esprits moroses et retardataires étaient en droit d'assurer que saint Césaire avait prophétisé le régime parlementaire, car la prédiction assurait qu'à partir de ce moment-là, « la partialité et la singularité seraient en vigueur, que personne ne garderait la foi promise à son voisin, et que chacun chercherait à tromper l'autre... »

La brochure fit du bruit et fut lue avec curiosité ; moins, cependant, qu'on pourrait le supposer : les Français, depuis vingt-six ans, avaient assisté à tant de spectacles surprenants qu'il leur était sans doute bien indifférent d'apprendre qu'un moine des temps mérovingiens possédait le don de deviner l'avenir et telle est l'histoire de la prophésie de saint Césaire retrouvant, au dix-neuvième siècle, un succès et une popularité que bien certainement elle n'avait jamais connus auparavant. M. Jean Harmand nous la conte en une étude aussi sérieusement renseignée qu'agréablement écrite, d'après des documents inédits, découverts par lui dans les dossiers de la police aux Archives natio-

nales. (*Revue des Etudes historiques*, septembre 1913). Comme on le pense bien, il a eu le scrupule de consulter également à la Bibliothèque le texte original du prophète, le *Liber mirabilis* de 1520, imprimé en lettres gothiques et bien protégé contre les attaques du temps par une solide reliure en veau fauve. Hélas ! quelle déception ! Le *Liber mirabilis* constitue un recueil extrêmement touffu et broussailleux où se déroule la plus extravagante série de catastrophes qui ait jamais été prédite à l'humanité : famines, pestes, hérésies, invasions, tremblements de terre, guerres et persécutions. En lisant les pages consacrées à la France, il faut reconnaître qu'elles offrent un tableau assez exact des événements de la Révolution ; mais outre que les choses y sont prédites avec une précision bien moindre que l'ont voulu voir les traducteurs, et en un bas latin abondant en obscurités et en termes fautifs offrant de grandes difficultés d'interprétation, il règne un tel désordre dans ces pronostics, qu'il est indispensable, si l'on veut y retrouver l'ombre de réalité historique, d'isoler chacune des phrases, de les transporter et de les ranger dans l'ordre chronologique des faits accomplis. C'est ainsi que dans le texte latin, l'annonce, très sommaire, des échafauds de la Terreur (*mordax prostratio, occisio regum, ducum et baronum*), vient après le passage où l'on voit — combien vaguement ! — le couronnement de Napoléon. Les copistes de 1798 et de 1815 s'étaient contentés de relever, dans ce fatras attribué, on ne sait pourquoi ni par qui, à saint Césaire, puis d'ajuster ingénieusement ce qui ressemblait, d'assez loin, aux événements de leur temps. Ils n'avaient eu que l'embarras du choix. En somme, cette prophétie-là en vaut tant d'autres : chacun y peut lire, à son gré, le passé qu'il connaît ; l'énigmatique avenir y reste indéchiffrable.

Comme M. Jean Harmand feuilletait, pour les comparer, les divers exemplaires du *Liber mirabilis* que possède la Bibliothèque, s'échappa de l'un deux un feuillet de papier bleuâtre couvert de caractères à demi effacés. Cette note manuscrite était ainsi libellée :

« Plusieurs personnes vinrent à la Bibliothèque nationale, il y a plus de dix-huit mois, demander les prophéties de Césaire, archevêque d'Arles, pour y vérifier une prétendue prédiction finissant par cette phrase singulière, si elle eût existé : « *Et multi dicent* » *Par, Par, Par...* et plusieurs diront Egalité, Ega- » lité, Egalité, et il n'y aura pas d'Egalité... »

» Je vérifiai la citation et je découvris la supercherie ; le texte portait : *et multi dicent Pax, Pax,* » *Pax et non erit pax*, c'est-à-dire la paix, la paix, la » paix et il n'y aura pas de paix », ce qui est une phrase tirée de la Bible.

» Alors, pour confondre l'imposture, je pensai qu'il était nécessaire de communiquer ce livre ; certes c'eût été une grande imprudence de le refuser. Par ce refus on aurait donné le plus grand poids à l'imposture ; cela est sans réplique.

» Je ne cessai de démontrer la supercherie à tous ceux qui vinrent demander le livre et je le couvris à un tel point du ridicule qu'il mérite, qu'au bout de quelque temps on rougit, on cessa de le réclamer.

» ... J'ai entendu dire, depuis ma détention, que le compilateur mercenaire qui a entrepris d'extraire çà et là divers lambeaux de ce fatras d'inepties, après les avoir cousus ensemble à sa manière, avait encore forgé une concordance de dates pour y faire plier selon ses vues les époques qui sont précises dans ce livre. »

Le pauvre bibliothécaire emprisonné sous le Directoire pour avoir trop complaisamment communiqué au public la prophétie subversive, protestait de la sorte contre la mesure disciplinaire qui l'avait injustement frappé. Revenu à la Bibliothèque, comme simple lecteur peut-être, il aura demandé le livre maudit, cause de son malheur, et y aura glissé cette feuille vengeresse, présageant bien qu'un jour ou l'autre le *Liber mirabilis* redeviendrait de mode, et voulant à l'avance mettre en garde les lecteurs contre une nouvelle mystification. Ce brave homme qui, si modestement, avec une si simple résignation, en appelait ainsi à la postérité, était, il n'en faut pas douter, un admirable modèle du parfait fonctionnaire. — G. LENOTRE.

ÇA ET LA

Le Procureur Hallers

En avril dernier, M. de Nion fit jouer, aux Escholiers, une pièce intitulée l'*Etat second*, dont l'héroïne, atteinte tout à coup d'automatisme ambulatoire, devenait un nouveau personnage et se faisait une vie nouvelle, sans nul souvenir de sa première existence.

L'*Echo* a publié à ce propos un assez long article sous ce titre « Les romans de l'État second ».

Ce n'était pas la première fois que le théâtre utilisait ce singulier phénomène psychologique, étudié par Taine, Ribot bien d'autres. Il y avait eu notamment, au Théâtre Antoine, en 1901, l'*Enquête*, de M. Georges Henriot, où un magistrat faisait l'instruction d'un crime qu'il avait commis lui-même, en état second.

Le même théâtre vient de donner une pièce de Paul Lindau, le *Procureur Hallers*, dont le sujet est presque identique.

Le procureur Hallers est un sévère magistrat et qui, notamment, n'admet pas que l'on cherche des atténuations à la responsabilité dans l'état mental du criminel. Cet

homme austère est en ce moment assez malade. Il a eu des secousses physiques et morales, ayant fait une chute et s'étant vu refuser la main d'une jeune fille qu'il aimait. Ses maux de tête, ses troubles de la vue inquiètent son médecin et sa sœur. Et nous voyons, à la fin du premier acte, le procureur, qui était endormi à sa table de travail, s'éveiller, se dresser, endosser furtivement un vieux veston, qui appartient à son secrétaire, se coiffer d'une casquette et, tranformé en apache, s'évader par la fenêtre.

Il va au bouge mal famé du « Canard qui boite » où nous nous trouvons au second acte et où, sous le nom de Prince, le magistrat en état d'automatisme ambulatoire revêt une seconde personnalité, celle de chef de brigands. Sous cet aspect, il est aimé d'une jeune Russe, Roucha la Rouge. Mais Roucha, ancienne femme de chambre chez des amis d'Hallers, renvoyée pour vol, croit bien reconnaître le procureur. Il nie très sincèrement, sans nul souvenir de sa personnalité première. Arrivent les gendarmes ; la bande se sauve.

Hallers conduit chez lui deux de ses camarades pour se cambrioler lui-même (c'est encore la personnalité apache qui agit). Dans son appartement, peu à peu il se reconnaît et quand les gendarmes amènent devant lui ses complices de tout à l'heure, le procureur les interroge sévèrement. Eux, se fâchent, l'accusent. Exaspéré, Hallers saisit l'un d'eux à la gorge.

Mais la photographie de Roucha, trouvée dans son vieux veston, le témoignage de cette fille éclairent le docteur, qui révèle tout à Hallers, qui le soigne, qui le guérira.

La pièce a un vif succès grâce à l'émouvante mimique de Gémier.

L'*Enquête* et le *Procureur Hallers* posent un curieux problème subsidiaire.

On dit que la personnalité que l'on adopte inconsciemment dans l'état second correspond à nos secrètes pensés, à notre « moi » profond. Le « moi » profond du magistrat serait il le criminel ? Cruelle énigme !

L'Eugénique et le génie

M. Havelock Ellis publie, dans le *Contemporary Review*, à propos du Congrès de Londres, une intéressante étude sur les parents d'un certain nombre d'hommes célèbres. Il s'ensuit que la plupart des grands hommes ont dans leur ascendance des déments ou des faibles d'esprit, auxquels, si les principes de l'eugénique avaient été appliqués, on n'eût pas permis le mariage.

Ce fut le cas du père de Shakespeare, qui était un anormal. Mais, répliquerez-vous, si Shakespeare était Bacon ? Eh bien, la mère de Bacon mourut démente. Pour Rutland, les renseignements font défaut.

La condition mentale du père de Dickens, du père de Charles Lamb, de la mère de Turner, du père de Meredith confinait à la folie. Switt, fils de maniaque, devint fou lui-même, mais non sans nous avoir laissé des œuvres dont l'âpre ironie est si savoureuse.

Et pour sortir de l'île anglaise, le Tasse devint fou comme Swift : il était le fils d'un père mystique et d'une mère qui appartenait à une famille de gens vicieux et cruels. Nous pourrions ajouter bien des noms français à cette liste ; le plus célèbre serait celui de Chateaubriand dont le père, la mère, la sœur offraient des tares cérébrales qui eussent fait frémir les eugénistes.

L'intelligence de l'homme est une flamme qui ne s'élève pas très haut sans vaciller. Maudsley affirmait que presque tous les hommes remarquables ont eu des parents fous ou névropathes. M. Havalock Ellis arrive à un chiffre de 42 o/o de déments parmi les auteurs des personnages illustres de l'Angleterre.

Les aliénistes dressent une liste imposante des hommes de génie épileptiques. Un neurologue américain y fait entrer Mahomet, Napoléon, Newton, Richelieu, Molière Haendel, Mozart, Paganini, Schiller, Flaubert. (Je ne crois pas que la preuve soit faite pour tous ces noms.) Ce sont des épileptiques, des fous, des anormaux qui ont fait l'histoire du monde ! proclame un psychiâtre anglais. Et il cite : Alexandre le Grand, Jules César, saint Paul, Luther, Frédéric-le-Grand, Napoléon...

N'ayons donc pas trop d'orgueil de notre équilibre nerveux, si par hasard nous jouissons de cet équilibre, et surtout n'essayons pas d'appliquer à la mystérieuse alchimie, de la nature « cette témérité de la prudence humaine » dont parle le vieux Corneille traduisant l'*Imitation*.

La Madone et le fantassin

Un journal viennois annonçait récemment qu'on avait découvert dans le sac d'un soldat autrichien la couronne d'une statue de la Vierge qu'on vénère dans les environs de Trieste. Le fantassin, interrogé, prétendait la tenir de la Madone elle-même, qui, pendant sa prière, s'était penchée vers lui pour lui en faire présent. Son colonel en avait référé au ministre de la guerre, qui, après avoir ordonné que la couronne fût rendue à l'église, aurait porté à la connaissance des troupes l'ordre du jour suivant : « Bien qu'aujourd'hui encore il se produise des miracles, les hommes sont prévenus qu'ils ne doivent accepter aucun cadeau, fût-ce de la Vierge Marie. » Renseignements pris, ce n'était qu'un canard. Un fantassin du 32e régiment, beau parleur de chambrée, avait conté l'anecdote à ses camarades ; de la caserne elle était venue jusqu'au bureau de rédaction, où un reporter avait feint de la prendre au sérieux. L'histoire, pourtant, est authentique, mais elle date d'un siècle et demi ; l'écrivain Pauly la rapporte en son volume sur *Frédéric le Grand* : Il y avait dans une petite ville de Silésie, une chapelle dédiée à la Vierge dont les murs étaient couverts d'ex-votos. Ces richesses tentèrent un soldat qui visitait l'église ; on le fouilla et, dans sa poche, on trouva deux cœurs d'argent. Il eut beau protester de son innocence et jurer que la Vierge les lui avait offerts, traduit devant la justice, il se vit condamner à la peine capitale. Heureusement Frédéric avait ses heures d'indulgence. Lorsqu'on lui apporta la sentence à signer, il assembla quelques hommes d'Eglise et leur demanda s'ils

croyaient la Madone capable d'opérer de tels miracles : « Le cas est rare, répondirent ces ecclésiastiques ; toutefois, rien n'est impossible à Dieu. » Le roi les congédia et prenant le papier, il écrivit en marge : « Nous faisons grâce à l'inculpé, parce que les docteurs de sa religion reconnaissent que ses dires ne sont pas invraisemblables ; mais nous lui défendons, sous peine de mort, de recevoir à l'avenir quoi que ce soit de la Sainte Vierge ».

La Rabdomancie au XVIII[e] siècle

On faisait appel à la vertu de la baguette en Auvergne, il y a plus de cent ans, pour découvrir un trésor. Le 9 octobre 1745 décédait à Perrier, près Issoire où elle fut inhumée, dame Marguerite Savignat, veuve de Jean-Baptiste Gleize, avocat au Parlement et mère du lieutenant de l'élection.

Bien que la défunte fût riche et seule à vivre de ses rentes, les héritiers ne trouvèrent aucun argent chez elle. M. Gleize, persuadé que sa mère avait une cachette, demanda à l'un de ses amis, M. Pradier de prier un baguettisant réputé de la région, M. Beyssat, de venir près de lui.

M. Beyssat était marchand-constructeur de bateaux à Gemeaux-sur-Allier et il fut invité à se rendre à Perrier par une lettre, communiquée à la *Revue d'Auvergne* et que voici :

Issoire, 17 février 1746.

« M. Gleize me prie de vous engager à venir jusqu'à Perrier dimanche prochain, pour faire jouer votre baguette. Il a enterré sa mère depuis quelques mois et ne lui a point trouvé de l'argent ; quoiqu'elle en dût avoir, ayant le commandement de sa maison depuis bien longtemps ; aussi je vous serais obligé de vous rendre icy, pour de là aller à Perrier : peut-être je vous y accompagnerai. Vous serez payé comme de raison de votre voyage et même grassement, si vous faites des découvertes.

« Je suis, Monsieur, etc. »

Le rabdomacien de Gémeaux fut-il heureux en faisant « jouer » sa baguette ? Nous l'ignorons.

Le fakir

On écrit de Nagpore dans l'Hindoustan, aux *Missions catholiques* :

« Voici un fait qui vous donnera quelque idée de la mentalité indienne et païenne. Il y avait ici, il y a quelques années, à l'Asile des aliénés, un *fakir*, sorte de religieux mendiant musulman.

« Ce fakir fut, dit-on, un jour maltraité par un gardien. Quelqu'un lui dit : « Venge-toi. » « — A quoi bon, répondit-il ; demain il sera mort. »

« En effet, le lendemain, le gardien mourait.

« Le bruit de cette aventure se répandit vite. Le fakir passa pour un prophète, un grand saint ; on le fit sortir de l'Asile et alors commença pour lui un triomphe qui dure encore. L'imagination aidant, on déclare qu'il a ressuscité un homme, un enfant et un chien.

« Tout dernièrement le rajah maratha de Nagpore, dont la propriété est voisine de notre *Poor-House*, le fit venir chez lui, dans l'espoir d'obtenir la guérison d'un mal de jambe.

« Depuis l'arrivée de ce personnage, la route est sillonnée sans cesse de groupes d'indigènes. Brahmes dans leurs plus beaux costumes, brahmines couvertes de bijoux, vont à Shakardara se prosterner aux pieds du fakir. On le couvre de fleurs, on brûle de l'encens devant lui, les femmes déposent leurs enfants à ses pieds ; tous lui rendent un véritable culte.

« Un matin, nous apercevons une foule nombreuse qui se pressait devant notre maison, et, distinguant au milieu d'elle un *policeman*, nous nous demandons si l'on ne vient pas arrêter quelqu'un. Vite, nous accourons :

« — *Amas*, c'est le démon de Sharkardara ! », nous crient nos femmes.

« Nous voyons parmi cette multitude d'hindous un petit vieux, vêtu de blanc, marchant au hasard en tous sens. A ses pieds, dans la poussière, s'agenouillaient les hommes et les femmes, cherchant à toucher son vêtement. Autour de lui, les domestiques du rajah faisaient bonne garde. Il vint jusqu'au portail de la Poor-House, qu'il regarda, puis il fit volte-face et s'éloigna précipitamment.

« Les gens de sa suite, nous apercevant, voulaient le faire revenir vers nous ; mais nous leur enjoignîmes de le laisser aller. Pendant ce temps, les prostrations continuaient, et un marchand, qui suivait le cortège, vendait des colliers de fleurs dont on couvrait le malheureux.

NOTRE COURRIER

NOSTRADAMUS ET LES AVIONS

Voici deux questions au sujet desquelles j'aimerais à avoir une réponse par la voie de l'*Echo*, et qui m'ont été suggérées par l'article sur les derniers Papes :

1° Où peut-on trouver la prophétie de Saint Malachie complète, c'est-à-dire comportant les devises sur 115 papes ?

2° Nostradamus paraît bien avoir prévu les aéroplanes quand il écrivait : « et avant iceux évènements aucuns « oiseaux insolites crieront par l'air « hui hui » et seront « après quelque temps évanouis ».

Les commentateurs s'accordent pour voir dans ces derniers mots l'abandon de la locomotion aérienne.

Il me semble que ces mots se lient étroitement aux précédents, et se rapportent à la vitesse de ces « oiseaux insolites » qui, quelques instants après avo'r fait entendre leur vrombissement caractéristique, sont « évanouis », disparus dans l'espace ?

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.